

Odysée (l'), poème épique en 24 chants, attribué, comme l'Iliade, à Homère. Tandis que Télémaque va à la recherche de son père (chants I-IV), Ulysse, recueilli après un naufrage par Alcinoos, roi de Phéaciens, raconte ses aventures depuis son départ de Troie (chants V-XII) :

Il est passé du pays des Lotophages à celui des Cyclopes, a séjourné dans l'île de Circé, navigué dans la mer de Sirènes et a été, pendant des années, retenu par Calypso.

La troisième partie du poème (chants XIV-XXIV) raconte l'arrivée d'Ulysse à Ithaque et la ruse qu'il employa pour se débarrasser des prétendants qui courtoisaient sa femme Pénélope.

Le Petit Larousse, Compact en couleurs, 1997.

Odysée

Odysée

Tandis que la vie aux lèvres suce encore le temps dont les mots se gonflent, loin un sourd écoute le corbeau remonter des solitudes :

l'exil,
rémanence du visage, espace lent, étonnement éteint des départs et des arrivées, ville lisse à l'agueusie, Cellophane sur vie,
est de rester.

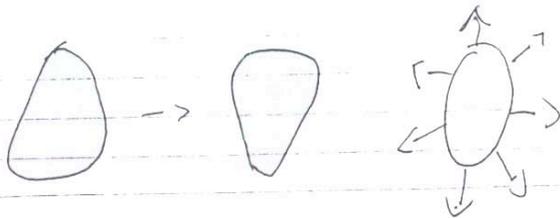
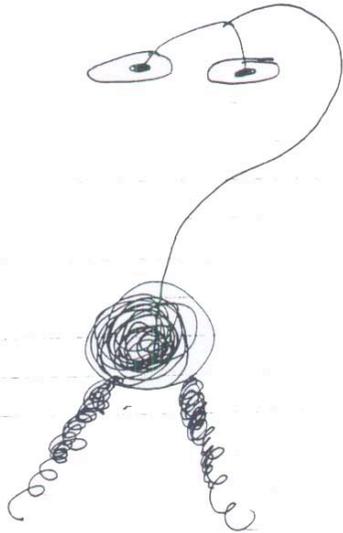
Mais les anges arrivent, viatiques, icônes, unissons immobiles.
Qui est la membrane qui vibre ?
Peau, moelle, hymen ?
Vaine à comprendre l'espace, le sang quitte les seins et enserre les jambes.
Ce sont cheveux de Gorgones au ventre qui ancrent les yeux, et encore de dos, lient
Edipe aux omoplates.

Heureux, le salut vint des frères boucliers, l'éclat d'y voir la fontanelle a percé le voile,
et hissé la voile, le voilà...

Là,
mâcher les graviers, et articuler les conquêtes de l'Iliade et l'Odysée.
Occuper le corps et l'espace, sentir entre les lettres où la membrane s'étire.

Odysée, *paraphrase autobiographique en trois versions, attribué comme Iliade, à Fabrice Reymond.*

L'Odyssee



Odysée (V. L.)

Alors que ma langue et mes amis continuent de se parler, je prends le temps de penser à ma solitude, celle qui dure depuis le début. Celle du corbeau du matin du jardin de ma grand-mère, quand je restais longtemps au lit à l'écouter avant de me lever, en regardant les voilages du bow window de ma chambre, y distinguant à peine la lumière et l'ombre des feuillages. Il y a cette solitude et puis les autres plus tard. Celle ou l'amour que j'ai rejoint a quitté Paris. Et l'apaisement des retrouvailles permet d'y repenser.

Qu'est-ce que l'exil ? Finalement, l'exil était de rester à Paris. Pourquoi ? Une femme est partie. Et alors ? Elle a emporté la ville avec elle ? Oui. Chaque femme est un pays et chaque pays est une femme. Je suis donc cette ville, cette fille de Paris à Berlin. Je remonte aussi un désir celui que cette femme représentait de partir. Pourquoi voulais-je partir ? Trop petit, trop facile, besoin d'une grande claque. A Paris, le paysage s'était ralenti, à cause de la trace de l'image du visage disparu qui brouille tout ce que je regarde comme une tache de lumière quand on a regardé le soleil trop longtemps. L'espace a perdu sa dynamique sa capacité d'érection avec la femme qui la provoquait. Il n'y a plus de joie à quitter et à retrouver cette ville puisqu'elle n'existe plus vraiment, même si j'y suis, je ne peux plus tout à fait l'habiter. Je n'en perçois plus la profondeur, les possibilités, les vies cachées derrière les immeubles. Quelque chose m'enveloppe qui me maintient dans l'immobilité du manque et de l'attente. Une bulle que je ne peux pas briser, comme du Cellophane.

Pourtant, les anges m'envoient des signes, des ponts sont jetés pour que je rentre de Paris à Berlin. Pourquoi est-il si difficile de revenir d'exil ?

Ce n'est pas la bonne membrane qui vibre, celle-ci est incapable d'engendrer le mouvement, de rompre le manque. Elle vibre mais n'absorbe pas d'espace, elle ne déborde pas le corps, elle vibre à l'intérieur et ne peut comprendre l'autre qu'à grande proximité. Celle-ci est dans le ventre, l'autre est dans la poitrine. C'est la flore intestinale enchevêtrement de filaments qui remplace les muscles abdominaux et immobilise le système nerveux. Tout ce que les yeux voient se lie au corps et le fige même encore le dos tourné. La Gorgone est pour moi le visage d'elles toutes. Heureusement, mes amis m'ont libéré de ces regards qui me retenaient en exil, en agissant comme des miroirs, ils m'ont permis de voir derrière, le passé, une enfance, ce point précis par lequel je suis retenu. Hors de ma conscience et de ma volonté, seuls plusieurs miroirs pouvaient me montrer cet endroit derrière le crâne.

J'ai donc conquis l'espace, quitté l'exil. Il reste à se servir de ces conquêtes du corps et de l'espace pour prendre son souffle entre les mots.

Iliade (l'), poème épique en 24 chants attribué à Homère. C'est le récit d'un épisode de la guerre de Troie :

Achille, qui s'était retiré sous sa tente après une querelle avec Agamemnon, Revient au combat pour venger son ami Patrocle, tué par Hector. Après avoir vaincu Hector,

Achille traîne son cadavre autour du tombeau de Patrocle,

Puis le rend à Priam, venu réclamer le corps de son fils.

Poème guerrier, l'Iliade contient aussi des scènes grandioses (Funérailles de Patrocle) et émouvantes (Adieux d'Hector et d'Andromaque)

Le Petit Larousse, Compact en couleurs, 1997.

Iliade

Iliade

Après les corps à corps vains,
son temps à la faire précaire,
parfois y tremble

vint le retard de la tente,
quelque air seul,
une flamme.

Et puis, jour de pluie,
- bling,
vengeance de l'une par l'autre,
un vaisseau dedans.

rejouer à corps perdus,
blang, -
dénouer des dents,

Le tendre aux dunes,
un Pomerium à l'horizon
une hauteur à lâcher prise
qui en main propre enterrent.
et les odeurs du temps
Parfums récapitulés,

maison de mon souffle,
écarte le centre de l'abîme,
dévie les forces
retiennent la peau de l'amniotique.
mon sang rejoint le vent.

Corps co-vaincus,
suspendus, détendus,
nombril et chair
Demeure à l'abolition,

alors rendus,
à mer pondérable.
le sel mouvement des os.

Iliade, *paraphrase autobiographique en trois versions attribué à Fabrice Raymond. C'est le récit d'un épisode de sa vie : ...*

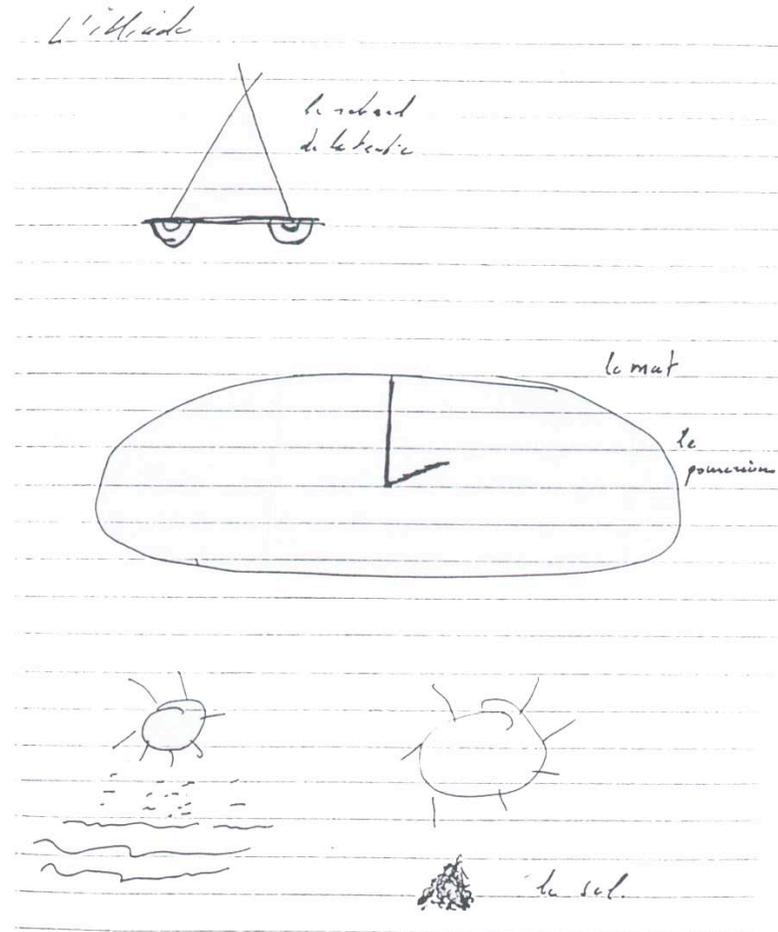
Iliade (version longue)

Après une année de liaisons sans conséquences, de nuits d'amours qui ne veulent rien fonder, je suis retourné à ma virginité, à ma solitude. J'ai refusé toute installation, habité la précarité. Je passais beaucoup de mon énergie et de mon espoir à éviter de construire quoi que ce soit qui soit durable. La tente que j'habitais était parfois visitée par un souffle qui passe comme l'image d'un fantasma.

Mais un jour, sous une pluie torrentielle de juillet, j'ai retrouvé la possibilité de se lier intimement à une femme, je veux dire de partager plus que son intimité, les mêmes intérêts, les mêmes aspirations, et le travail qui nous soutient. Il y avait plus d'un désir qui me portait comme si l'on pouvait faire l'amour à tout ce que l'on aime en même temps. Il y avait aussi sans doute déjà ce désir qu'elle représentait de partir. Pour que quelque chose me devienne possible, il faut toujours qu'il ait été porté, vécu par quelqu'un que je connais, c'est la mécanique christique, s'il est mort c'est pour que même là nous ne soyons pas seuls. Il y avait quelque chose d'autre qui m'autorisait à m'abandonner plus que d'habitude, une séparation annoncée me protégeait de la répétition de la précédente aliénation. Je pouvais écouter mon corps sans craindre sa désagrégation. Celle-ci allait racheter la précédente. C'est cela la vengeance retourner à l'endroit où quelque chose dans le corps s'est noué, un sentiment devenu impossible, un geste impraticable. Cette vengeance ce retour sur place est valable pour les filles comme pour les villes. Retourner sur les lieux du crime pour l'accepter et le nier. Réparer les défaillances de la mécanique, découvrir et vérifier tous les engrenages.

Quand un corps en a ouvert un autre il faut lui faire prendre le chemin de la liberté, je veux dire utiliser tous les potentiels de la machine. L'épreuve de l'île déserte : jusqu'où peut-on se nourrir à deux, sans disparaître l'un dans l'autre. Pour cela, il fallait pour moi retourner à l'âge d'or, au lieu où il y a l'idée que je peux être heureux. Tous les éléments sont là pour contenir la dissolution, la fusion : l'espace dégagé jusqu'à l'horizon permet au regard de s'évader de l'image de l'autre, un mât planté qui pointe le ciel, vide par le haut un peu de la puissance, du désir qui en main propre enterre. Tout cela et les odeurs qui rappellent l'éternité de l'âge d'or soulèvent ma poitrine vers l'espace et non mon ventre vers l'autre corps. Mon sang par la respiration traverse les tissus et rejoint l'air que je respire, j'ai le sentiment d'avoir un corps infini.

Le corps de chacun a aidé l'autre à se libérer. C'est la conquête de l'autonomie de la chair qui peut maintenant s'engendrer elle-même. Elle s'est dégagée des surcharges, du conditionnement de la mère pour ne garder que le principe actif, son propre moteur.



Anabase, du préfixe *ανα*, de bas en haut, et du verbe *λαμβάνω*, marcher. Marcher de bas en haut, monter, remonter...

Anabase

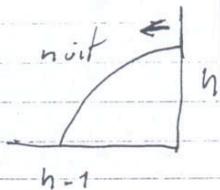
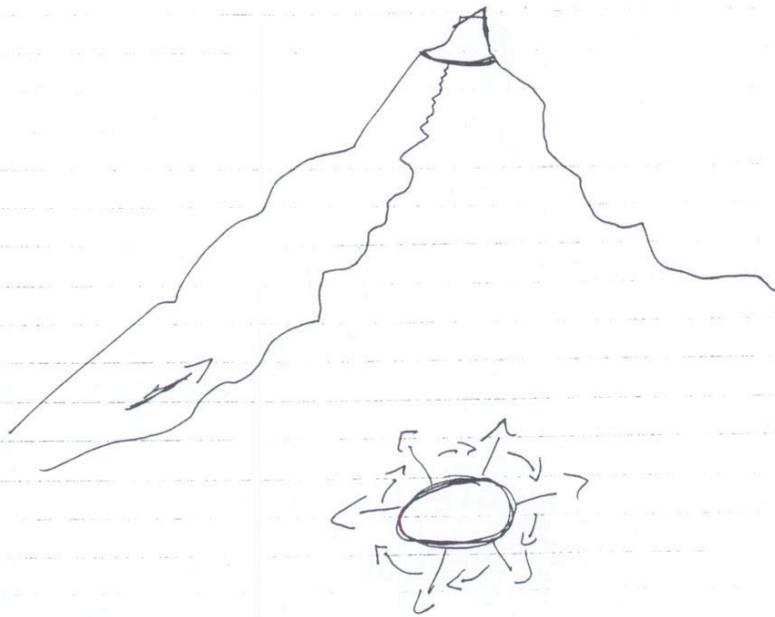
Anabase

Atteindre la remontée, au gué, le possible, avant le creux du lit où les pierres pour traverser noient et dessèchent, quand un souffle suffit à changer son cours, le passé plus riche en futur qu'aujourd'hui est chacun son tour à faire des voix qui s'offrent par deux, généreuses.

La synovie des mouvements, la nuit, arc-boutant du jour à midi, enterre l'abolition de l'un dans l'autre, épuise la veille et lègue l'avenir au matin.

J'arrive là où je me suis précédé
là,
silence à traire comme blanc et plaisir qu'un pétale affame à pâlir.

L'Anabase



Anabase (V. L.)

Vivre et travailler avec une femme à côté de soi, c'est l'impossible absolu et pourtant c'est là qu'il faut remonter, encore une fois pour venger ou dénouer la voix qui avait été éteinte. Depuis de l'eau a coulé sous les ponts et on a appris à faire sans cette possibilité, pourtant cela manque et pour traverser la nuit où la vie on entasse des choses qui d'un côté dessèchent et de l'autre noient, de l'amour ou de son absence, justement, évidemment. Ne pas oublier que le sillon que l'on creuse doit être non réversible mais traversable, c'est-à-dire qu'on doit toujours pouvoir changer d'orientation. Toujours se souvenir du point d'origine, au sommet de la montagne où la source peut empreinter tous les cours possibles. À chaque nouvelle voie, s'en offre une autre et ainsi tout autour d'un point, pour chacun différent. C'est ce tour qu'on doit toujours pouvoir faire même si avec le temps l'écart est de plus en plus grand. Garder le souvenir des traverses c'est-à-dire de toutes les vies que l'on aurait pu avoir et de leurs évolutions, le souvenir du passé est plus riche en futurs qu'aujourd'hui.

Donc arrivé à ce point, on peut tout traverser, en tout cas ce qu'on pensait ne pas pouvoir, dans ce lit où on avait creusé trop profondément son sommeil. La nuit était et est encore je crois, le lieu des grands calculs d'anticipation pour la journée ou les années à venir. Au matin pris de vertige, toutes mes forces sont alors investies pour que rien ne change dans le jour. La nouvelle nuit, elle est l'arc boutant, c'est-à-dire qu'elle retient le jour de tomber dans la veille, de reproduire l'identique. Elle achève ce qui ne l'a pas été pour pouvoir passer au sujet suivant. Il faut passer la nuit, nu à fleur de conscience, comme sous la douche pour se rafraîchir. J'ai très précisément conscience de ce que je serai dans dix ans, mais c'est le chemin pour y arriver qui est flou. Voilà pourquoi au jour on ne fait que reconnaître ce que l'on a connu dans la nuit, on ne connaît personne que dans le noir.

Que faire quand on touche à ce point où l'on s'est précédé, celui où il est juste que l'on soit. Il faut traire le silence, évidemment faire du bruit à l'intérieur. Et la trace qui fait ressortir le blanc.